

Le Samedi

VOL. IV — NO. 8

MONTREAL, 30 JUILLET 1892

PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO 5 CTS.



AUX BAINS DE MER.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIET, BESSETTE &
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

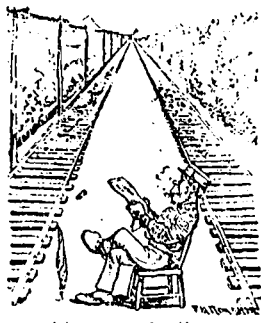
MONTRÉAL, 30 JUILLET 1892.



Le doute empoisonne tout et ne tue rien.

La modestie est une concession polie faite par
le mérite à l'infériorité.Le châtimement de celui qui a trompé, c'est d'être
obligé de tromper encore.Gâter les enfants c'est les tromper sur la vie,
qui elle, ne gâte pas les hommes.Défiez-vous de votre défiance : elle vous trompe
plus souvent qu'on ne vous aurait trompé.La calomnie est comme la fausse monnaie.
Bien des gens, qui ne voudraient pas l'avoir émise,
la font circuler sans scrupule.Le mensonge est avilissant : tous nous voudrions
pouvoir dire que nous n'avons jamais menti... mais dire cela, ce serait mentir.Le défendeur et le demandeur en cour sont
comme les deux individus qui rivalisent à qui
restera le plus longtemps la tête sous l'eau.On lit dans un journal du matin :
"Le vénérable abbé reposait sur sa *cruche*."
Nous croyons qu'on avait écrit *couche*.Il fait tellement chaud à l'équateur que les
habitants sont obligés d'y couvrir les poules de
glace pour qu'elles ne pondent pas des œufs durs.Ça doit être une grosse surprise pour l'homme
aux jambes de bois, d'entendre le médecin lui recom-
mander comme remède, de se mettre les pieds
dans l'eau chaude.Il se manufacture aux États-Unis environ
18,000,000,000 d'épingles par année. Ayez le
malheur de vous asseoir sur une seule et vous
croirez que vous les avez toutes.

LOCUTIONS USUELLES



Lire entre les lignes.

Un historien, décrivant la bataille d'Auster-
litz, livrés en décembre, sur la neige, conclut en
disant :"Plus de vingt mille combattants mordirent
la poussière."

Annonce fin de siècle :

"On demande un rédacteur qui pourra plaire
à tout le monde ; aussi un chef d'atelier qui
mettra l'annonce de chaque individu en tête de
la colonne."A l'orgueilleux qui demandait ce que fera le
monde après sa mort, l'épouse répondit tran-
quillement : "Enfonce la pointe d'une aiguille
dans l'océan, et, en la retirant, regarde de com-
bien l'eau a baissé. Ce sera l'histoire de ta dis-
parition."

FANTAISIE

En me promenant hier au rivage,
Où pendant une heure à vous j'ai cédé,
J'ai laissé tomber mon cœur sur la plage :
Vous venez ensuite, et l'avez trouvé.Aujourd'hui comment arranger l'affaire ?
Les procès sont longs, les juges vendus :
Je perdrai ma cause. Et pourtant, que faire ?
Vous avez deux cœurs, et je n'en ai plus.Mais quand on le veut pourtant tout s'arrange
Et souvent un mal finit par un bien :
De nos cœurs entre eux faisons un échange ;
Donnez-moi le votre, et gardez le mien.

ALEXANDRE DUMAS.

DÉCOURAGEANT

Elle.—Mais nous ne pouvons pas nous marier en été
avec le modeste revenu à notre disposition ! Les pommes
de terre nouvelles et les petits pois content trop cher.

Lui.—Alors, nous allons remettre cela à l'hiver.

Elle.—Mais, mon cher, songez donc à ce que content
le charbon et le gaz.

MOTS D'ENFANT

La mère.—Quand le petit garçon t'a lancé des
pierres, pourquoi n'es-tu pas venu me le dire, au
lieu de les lui renvoyer ?Henri.—Maman, tu sais bien que tu ne serais
pas n'ême capable d'atteindre un éléphant.QUAND LE MALHEUR POURSUIT
UN HOMMEC'est à la fin du cinquième acte, le dénouement
est arrivé et le héros tombe blessé à mort. Le
rideau est lâché. Mais pour une raison ou pour
une autre, il s'arrête à moitié chemin et mal-
gré les efforts et la bonne volonté de tout le
monde, il reste suspendu. Alors, le héros, fatigué
de faire le mort se lève et dit d'une voix sépul-
crale, tout en gagnant les coulisses :—Hélas ! Jamais de repos pour moi ; pas
même dans la mort !

Visiteur impopulaire.

AU PLUS HABILE

Une contrebandier entre dans une petite ville
avec une caisse de whiskey en contrebande. Un
agent du revenu flairant quelque chose, lui de-
mande ce que contient sa boîte.Le contrebandier.—Ça, c'est un peu de whisky
que je vais porter chez un monsieur Peufuté
de la part de mon patron.Le collecteur.—Ah ! bien le merci ; c'est moi,
monsieur Peufuté. Portez cette caisse à la
maison et demandez à ma femme qu'elle vous
donne mon vêtement bleu accroché en arrière
de ma porte de chambre.Mais le contrebandier, plus fin que l'homme de
douane, vendit sa caisse et ensuite alla demander
l'habit bleu en question. Ce ne fut que le soir,
quand l'homme eut invité une dizaine d'amis à
venir goûter une bonne petite liqueur, qu'il s'aper-
çut à qui il avait affaire.

TOUT DÉPEND DES CIRCONSTANCES

M. Grosel.—Dis donc, Finemouche, te voilà re-
gaillard comme jadis ! Vraiment, je ne te recon-
nais pas, tu étais si déconfit la dernière fois que
je t'ai vu.M. Finemouche.—C'est vrai, mais c'était avant
d'obtenir mon jugement de quatre mille piastres
contre le Grand Tronc, pour la mort de ma
femme.

UN QUI SAIT

Lucien.—Papa, comment appelle-t-on un
homme qui a deux femmes ?

Le père.—Un bigame, mon garçon.

Lucien.—Et celui qui en a plus que deux ?

Le père.—Un idiot.

PAS PLUS DIFFICILE QUE CELA

M. Crève-faim.—Dites-moi donc comment vous
avez fait pour acquérir votre fortune ?M. Sacré-cus.—Par un moyen bien simple.
Quand j'étais pauvre je disais que j'étais riche, et
quand j'ai été riche, j'ai dit que j'étais pauvre.

LE NUMÉRO D'ÉTÉ DU "SAMEDI"

Nous allons dans quelques jours mettre en vente le numéro d'été du SAMEDI. Il a trente deux pages, ce qui fait un volume de 128 pages pour 10 centins. Il renferme au-delà de soixante gravures non seulement humoristiques, mais artistiques et des articles très choisis. Nous en avons fait une œuvre d'affection et nous sommes certains que le public aura grand plaisir à le lire.

Nous en avons fixé le tirage à quinze mille, les annonceurs feront bien de profiter de cette publicité d'un genre unique ; et les marchands de journaux seront sages en nous envoyant immédiatement la quantité qu'ils désirent obtenir.

PINCEE DE CONSEILS

L'ART DE REPRISER LE LINGE

De quelque manière que soit faite une reprise, elle a toujours pour objet de remplacer à l'aide de fils tendus et entrecroisés les fils usés d'un certain tissu ; par conséquent, elle se compose de

PAS D'INFORMATIONS PRÉCISES



Agent de machines à coudre.—La dame de la maison n'y es pas ? Va-t-elle revenir bientôt ?

Le fermier.—Je ne pourrais pas dire au juste. La dernière fois que je l'ai vue il y a deux jours, il passait un ouragan par ici. Je ne sais pas où elle s'est arrêtée.

deux opérations, l'une qui a pour objet de remplacer les fils de la chaîne, l'autre, ceux de la trame. Ce sont ces fils entrecroisés qui formeront le nouveau tissu fait à l'aiguille par la main de l'ouvrière.

En général, une reprise, se fait à l'envers de l'étoffe. Cependant quelques personnes la font à l'endroit trouvant que le côté sur lequel on travaille offre toujours plus de régularité dans les points que le côté opposé.

On régularise le trou avec des ciseaux. On pique l'aiguille dans l'étoffe assez loin des bords du trou pour que la reprise ait de la solidité ; on fait alors des points devant en prenant un fil du tissu et en en laissant un, et ainsi de suite, jusqu'au bord du trou. On lance ensuite le fil par dessus le trou et on vient reprendre le tissu exactement en face de l'endroit opposé à l'autre bord ; on continue alors de s'éloigner du trou en faisant des points devant sur une égale étendue. On tire un peu sur le fil, quand on est arrivé au point d'où l'on devra repartir pour faire un autre rang ; mais on a soin cependant de ne pas faire froncer l'étoffe et pour cela on laisse le fil former comme

REMÈDE MAL APPLIQUÉ



I
Ventricotent. — Saperlotte ! Deux cent cinquante livres ? Il va falloir soigner cela.



II
—(Chez le médecin.) Je ne suis pas ce que c'est, docteur ; mais j'engraisse à vue d'œil.



III
Le médecin.—Une cuillerée de ceci tous les matins. Vous m'en direz des nouvelles :



IV
—Voyons-en, de ce remède.



V
—Pouah ! Malheur, j'étouffe !



VI
—Tiens, saleté de drogue ; fiche moi ton camp.



VII
Une vraie nocé pour ces messieurs de la porcherie, qui rulèrent la bouteille sans regarder à l'étiquette.



VIII
C'est Ventricotent qui regretta le lendemain, à la vue de ses cochons décharnés, de ne pas avoir appliqué le remède sur lui-même.

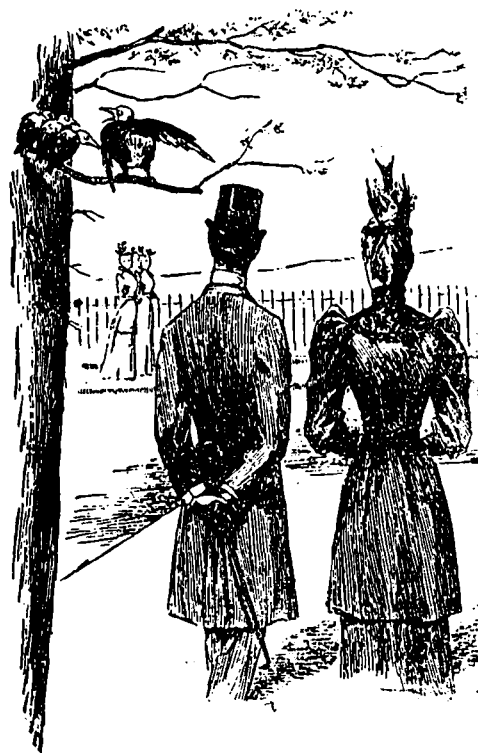
une petite boulette à l'extrémité de chaque rang. Quand on revient, on contrarie les points faits sur le tissu, on lance encore le fil, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le trou soit couvert.

Pour faire la trame, on croise en sens contraire le travail qu'on vient de faire, en ayant soin toutefois de ne croiser les fils que sur le trou et non pas sur les points faits dans le tissu et destinés à maintenir seulement la reprise. Il s'agit donc, on le voit, de prendre, à chaque nouvelle rangée, sur l'aiguille, le fil qui, à la rangée précédente, était au-dessous, et ainsi de suite.

Cette reprise se fait parfois en biais, c'est à dire que ce sont les fils de la trame que l'on dispose en biais, mais ceux de la chaîne sont toujours placés dans le sens du tissu.

Les reprises tissées et damassées se font par l'entrecroisement irrégulier des fils. Cet entrecroisement au lieu de se faire fil par fil, un sur l'aiguille, un sous l'aiguille, s'exécute selon le dessin que l'on veut reproduire. On laisse ou l'on prend à la fois un ou plusieurs points, selon

UNE FAMILLE D'ANARCHISTES



La mère Oriole à ses petits sur la branche. — La voyez-vous, cette bête féroce qui se promène avec votre père sur la tête !

le satiné ou le damassé du tissu. Elles sont surtout employées pour le linge de table. Pour ces reprises, on se sert de fil très brillant qui favorise la reproduction plus fidèle du tissu.

INVENTAIRE FAIT PAR UN HUISSIER

" Nous étant transportés dans la ferme du sieur C...

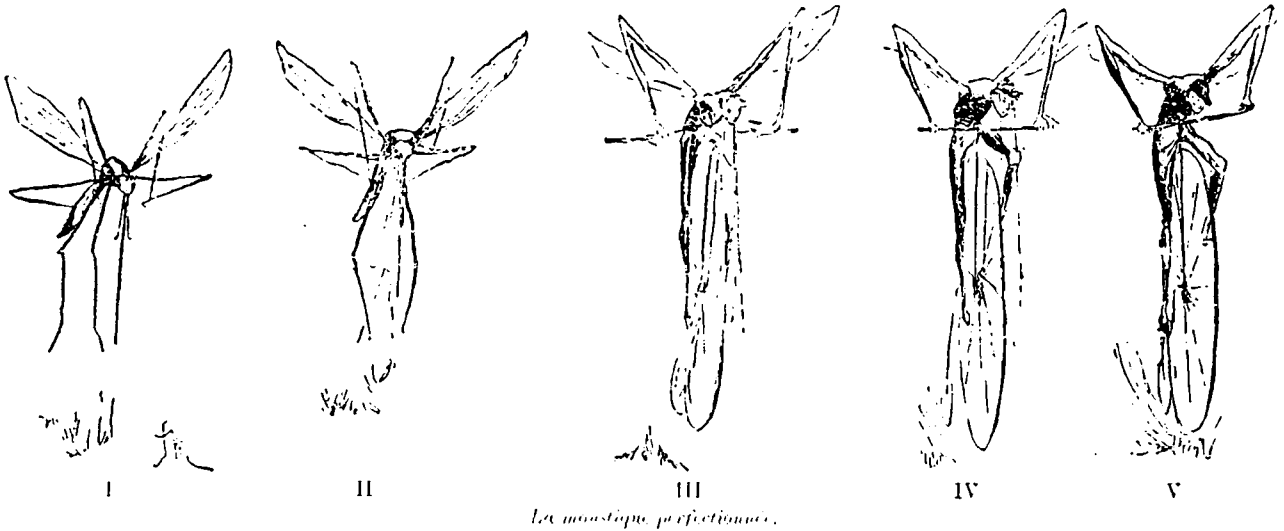
" I. Nous avons trouvé dans la cuisine un g il pour faire cuire des côtelettes de fer.

" II Etant entrés ensuite dans la chambre du défunt, nous y avons trouvé une table et deux chaises, sur lesquelles nous sommes assis moi et notre clerc de peu de valeur. Nous y avons aussi remarqué le sabre du dit sieur C..., ancien capitaine, pendu à la muraille au-rès de son lit.

" III. Etant passés dans la cour, moi et mon clerc, nous y avons trouvé deux coqs, un très gros et l'autre raisonnable.

" IV. Plus, dans le grenier, un tonneau ouvert des deux bouts et qui ne contenait aucun liquide."

THÉORIE DE L'ÉVOLUTION



La moustique perfectionnée.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

Clavier des journaux Parisiens

— Ça du chevreuil, garçon! Mais, c'est du boeuf, tout simplement.

— Je vais vous dire, Monsieur. Ce chevreuil était apprivoisé.

On parle devant Calino d'un monsieur qui passe pour ne croire à rien.

— Je n'aime pas ce monsieur, dit Calino.

— Pourquoi?

— Je suis antiséptique!!!

On avait donné à Robert pour sa fête deux petits poissons rouges dans un bocal. Le surlendemain, l'un d'eux, trop manié, meurt. Deux jours après, on trouve l'autre coupé en deux morceaux. Robert, interrogé, répond :

— J'ai bien vu que ce poisson tout seul s'enuyait, alors j'en ai fait deux.

Des naufragés errent depuis huit jours sur un canot. Le moment terrible approche où, comme la *Méduse*, il va falloir tirer au sort pour savoir lequel servira le premier de pâture aux autres. L'opération a lieu. Un des hommes est désigné. Aussitôt ses compagnons se précipitent sur lui.

Mais il les arrête d'un geste résolu :

— Messieurs, dit-il, je n'ai pas peur de la mort. Je vous demande uniquement la permission de choisir le genre de mort que je préfère. Q'on me donne un revolver et je me brûle la cervelle...

— Ah! non, s'écrie violemment un des affamés, c'est le morceau que j'aime le mieux!

On trouve de singulières épitaphes dans les cimetières. Remarque celle-ci, l'autre jour :

Ici repose

PIERRE TUMULAIRE

Enlevé par une chute après 27 ans

Et les parents ont fait ajouter ces mots :

Prère de ne pas confondre : c'était bien le nom du défunt

Absolument authentique.

Henri Monnier cherchait un logement. On lui fait voir un appartement qui convient au célèbre Prudhomme.

— Le prix de la location?

— Cinq mille francs!

Sans se déconcerter, il répond :

— Le prix me convient, mais j'exige que le concierge soit décoré.

Un ami d'Eugène Delacroix va lui rendre visite. Il se trompe de maison.

— Où allez-vous? lui crie le concierge.

— Chez M. Eugène Delacroix.

— Connais pas. Qu'est-ce qu'il fait, ce monsieur?

— C'est un peintre.

— Pas ici. Nous n'avons pas d'ouvriers dans la maison, ajoute le portier avec un dédain superbe.

A propos des élections.

Dans une petite feuille radicale de province, les compositeurs ont ordre de remplacer partout le mot "conservateur" par le mot "réactionnaire".

Si bien qu'hier on pouvait lire dans ce journal : "Nous avons le regret d'apprendre la mort de notre ami X..., réactionnaire des hypothèques".

Enfants précoces.

Un négociant de Paris est appelé à Tarascon par ses affaires. Déjeunant à l'hôtel, il a pour voisin de table deux indigènes qui vantent l'intelligence extraordinaire de leurs enfants.

— Mon fils, dit l'un, a été reçu médecin à dix-sept ans...

— Le mien, dit l'autre, était ingénieur à quatorze ans.

— Cela ne m'étonne pas, messieurs, répliqua le voyageur, à trois ans et demi, mon fils était déjà *es officier de marine!*

Un soir, deux amis qui avaient bien diné font le pari d'entrer au théâtre sans payer. Ils se présentent au contrôle de l'ancienne Porte Saint-Martin.

— Votre nom? dit le contrôleur au premier.

— Alexandre Dumas, répond négligemment celui-ci.

Le contrôleur s'incline :

— Et vous, monsieur? demanda-t-il au second.

— Moi aussi.

— Très bien! passez.

Les deux amis avaient gagné leur pari.

A la campagne :

— Comme c'est mal pavé, ici! Les pavés pointus déchirent toutes les chaussures.

— Dame! Le maire est cordonnier.

Madame et Baptiste :

— Regardez donc, Baptiste, comme les chaises sont couvertes de poussière.

— Oh! cela n'est pas étonnant, Madame, personne ne s'est encore assis dessus aujourd'hui.

Nos domestiques :

— Comment, Marie, vous mettez vos bidons d'huile dans mon cabinet de toilette?

— Dame! Madame, ça salit tout dans ma cuisine!

Tous les soirs, en sortant du café, X... rencontre une mendicante qui lui demande deux sous, en ajoutant invariablement qu'elle n'a pas diné.

— Mais enfin, s'exclama un soir X..., comment diable faites-vous pour vivre?... Vous me dites chaque jour que vous n'avez pas diné...

— C'est que je dine plus tard, mon bon M'sieu!

Dans un restaurant à prix fixe :

Farandoul contemple une minuscule tarte aux confitures, où se débat désespérément quelque chose de noir.

— Tiens! s'écrie-t-il : un gâteau-mouche!

Entre amis :

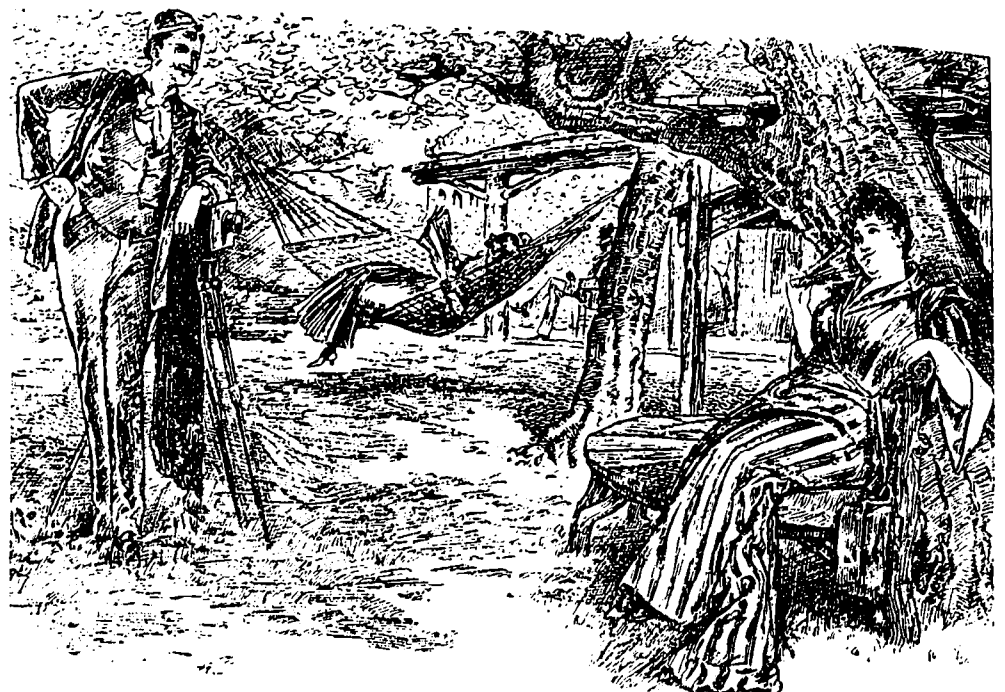
— Ma femme est malade.

— Qu'est-ce qu'elle a?

— Je ne sais pas, elle pleure toute la journée!

— Mais, alors, elle a une pleurésie!

POSITIVE



L'amateur photograph. — Maintenant que je vous ai dans cette petite boîte, vous allez me suivre partout.
Dib. de Laquerantaine. — Au lieu d'emporter une négative dans une petite boîte, vous pourriez emporter l'original dans un char-palais.

TROP PRODIGE A SES HEURES



APRÈS LA PLUIE LE BEAU TEMPS : MAIS PAS TROP N'EN FAUT, S'IL VOUS PLAÎT.

UN VILAIN QUART D'HEURE

—Vous voyez ce bouquet de bois, là-bas, à un demi-mille de nous, fit don Serafino ! eh bien ! j'y ai passé, il y aura bientôt trois ans, le plus vilain quart d'heure de mon existence ; et Dieu sait si j'en ai vu de toutes les couleurs, depuis vingt et quelques années que je cours la prairie !

Nous étions là quatre, assis sur l'herbe, au bord du Rio San Thomé, et dévorant, avec des dents que six heures de chevauchée avaient démesurément allongées, le sempiternel et insipide "corned beef" : don Serafino Mendez, un haciendero des environs de San Bonaventure, don Agostino, son frère, puis Paul Dupapier, l'infatigable et "ubiquité" correspondant de la *Gazette des sports exotiques*, et... celui qui écrit ces lignes.

D'un mouvement instinctif, mon compatriote, aux premiers mots du Mexicain, avait posé sa viande et son couteau et saisi son carnet de notes.

—Je faisais alors partie, en qualité de scout ou d'éclaireur, continua don Serafino, avec une douzaine de camarades, de l'escorte d'un convoi de six wagons, de ces lourdes machines que vous connaissez bien et qui, trainées chacune par huit ou dix paires de mule, s'en vont cahin caha, à travers la prairie, approvisionner de marchandises et de denrées les postes éloignés des lignes de chemin de fer. Depuis quelques jours, nous avions quitté la station de Stone Rock, et nous allions atteindre la vallée du San Thomé, lorsqu'un soir, à certains indices auxquels il ne nous était pas possible de nous méprendre, nous reconnûmes que nous étions suivis par un fort parti de rôdeurs indiens... ou autres.

Officiellement, du moins, le gouvernement était en paix avec les Peaux-Rouges de la région, mais vous n'ignorez pas, messieurs, que les frontières ont été de tout temps, et seront probablement

longtemps encore, infestées de bandes insaisissables qui profitent de toutes les occasions pour faire un mauvais coup, piller une ferme isolée, anéantir un convoi, ou simplement tordre le cou aux voyageurs qui ne se tiennent pas suffisamment sur leur gardes.

Nous étions, certes, assez nombreux pour résister à une attaque, mais les mulâtiers, que nous avions pour mission de protéger, devaient nous être bien plutôt une gêne qu'une aide ; car, dès que le mot de danger fut prononcé, les gaillards prirent une attitude si déconfite que nous ne pûmes nous empêcher de leur rire au nez.

Nos dispositions furent bientôt prises, et nous résolûmes de donner aux coquins, s'ils osaient s'approcher de trop près, une leçon dont ils puissent garder longtemps le souvenir. La nuit se passa sans alerte et, le lendemain, le convoi cheminait depuis une heure dans l'ordre habituel, lorsque nous fîmes attaqués brusquement. Quelques balles sifflèrent à nos oreilles, trois ou quatre mulâtiers tombèrent, l'un blessé légèrement, les autres d'émotion ; quarante ou cinquante démons peints en rouge, avec des raies blanches dans la figure et des plumes dans la tignasse, caracolaient autour de nous, poussant des hurlements épouvantables, et déchargeant leurs armes dans notre direction, avec plus de bonne volonté que d'adresse, heureusement pour nous.

Le plan de défense élaboré la veille fut immédiatement mis à exécution : quatre hommes restèrent à la garde des wagons ; les autres, deux par deux, le rifle en bandoulière, le revolver ou le sabre au poing, s'élançèrent, dans des directions différentes, sur les assaillants.

Ceux-ci n'attendirent pas le choc ; ils tournèrent bride, dès qu'ils comprirent nos intentions, et s'éparpillèrent dans la plaine comme une envolée de moineaux. De temps en temps ils se retournaient—je n'oserai dire sur leur selle, car la plupart d'entre eux n'en possédaient point—et sans

même prendre le temps d'épouler, ils tiraient sur nous.

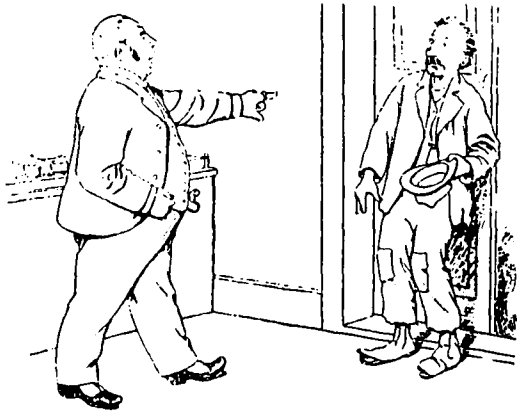
J'étais bien monté, mon cheval semblait prendre goût à cette chasse d'un nouveau genre, et, après avoir déchargé les six coups de mon revolver, je mis flamberge au vent. D'un coup de taille, je jetai à bas de sa monture un grand diable de Peau rouge qui, sans m'atteindre m'avait roussi la barbe d'un coup de feu, lorsque, sans que j'aie pu savoir comment, je fus précipité lourdement sur le sol. Ma bête avait sans doute butté contre quelque souche, ou mis le pied dans un trou ; toujours est-il que je perdis connaissance, tellement le choc avait été brutal.

Lorsque, après un certain temps, je revins à moi, il me fut impossible de faire un mouvement : j'avais—je le sus plus tard—l'épaule droite l'exée et le pied gauche démis. J'étais dans un creux, d'où il m'était impossible de voir les wagons ; la fusillade continuait dans la plaine, mais elle s'éloignait graduellement, et bientôt je n'entendis plus rien.

Je jetai un regard autour de moi : à quelques pas gisait un guerrier mort ; un peu plus loin, sur la droite, un autre, mort également. Mais à une vingtaine de mètres de distance, au centre même de la dépression dans laquelle j'avais roulé, un troisième indien, vivant encore, celui-là, faisait des efforts désespérés pour se mettre sur son séant, il était affreux à voir ; un coup de sabre lui avait enlevé une oreille et la moitié de son visage était couvert de sang ; mais cette épouvantable blessure n'offrait qu'une gravité relative ; le malheureux, jeté à terre par le coup de sabre, avait été foulé aux pieds des chevaux ; les côtes enfoncées, les reins brisés, les jambes rompues, il n'avait certes plus bien longtemps à vivre, mais avant de mourir, il allait me faire passer par des transe horribles, auxquelles je ne puis penser sans frémir, même encore aujourd'hui.

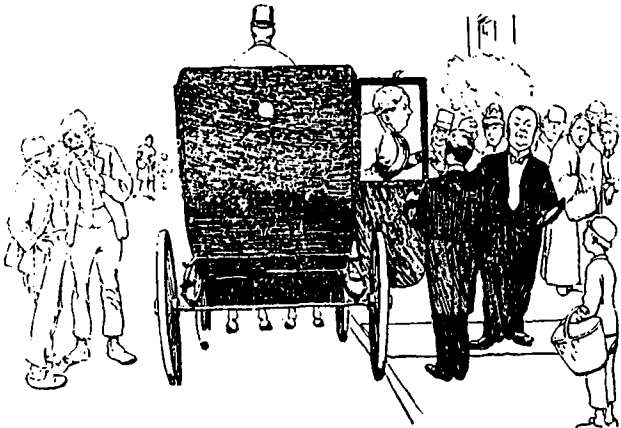
J'avais fini par me relever un peu sur le coude

VENGEANCE CORSÉE



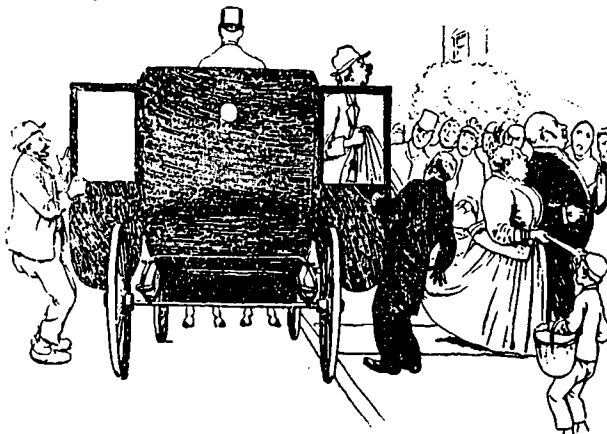
I

La banque au camp. — Je ne veux pas voir de geus comme vous, le jour de mon mariage. Passez la porte.



II

Casquette à son compère. — Je vais lui en jouer une. Tu refermeras la portière tranquillement sur moi.



III

Epeusement des invités à la rue du pays improvisé qui porte la traine de meulane.

gauche, lorsque les yeux du Peau-Rouge se dirigèrent de mon côté.

Oh ! ce regard ! Imaginez la fureur du tigre aculé dans son repaire, la rage du lion aux abois, le feu infernal qui dévore le dogue atteint d'hydrophobie, et vous n'aurez, messieurs, qu'une faible idée du coup d'œil que me lança ce demi-cadavre. Cette sombre figure de démon, toute dégouttante de sang, semblait échappée de l'enfer. Médusé, cloué au sol par l'épouvante, à peine revenu de mon évanouissement, je me croyais le jouet de quelque terrifiante hallucination. Peu à peu, cependant, je repris possession de moi-même, et, de la main gauche, je cherchai mon revolver. Hélas ! il était resté dans la fonte de ma selle, et, d'ailleurs, il était vide : j'avais brûlé les six cartouches.

J'essayai de prendre mon rifle, sur lequel j'étais couché : impossible ! Le moindre mouvement me causait une souffrance atroce et m'arrachait un cri. Et puis, seul, il m'eût été impossible de dégager la bretelle.

Tout à coup, je vis la vermine rouge saisir son tomahawk, tombé par hasard à la portée de sa main : un moulinet rapide, un sifflement dans l'air, et la courte hache, frôlant mon visage, s'enfonça dans le sol à un mètre au-delà de ma tête. Je l'avais échappé belle !

Un grognement de fureur sortit des lèvres sanguinolentes de l'Indien, incapable de faire un

mouvement, je fixais d'un œil hagard mon sauvage ennemi, me demandant avec anxiété s'il n'avait pas une autre arme. Il était retombé sur le dos, épuisé, brisé par l'effort qu'il venait de faire pour me lancer sa hache à la tête. Une sorte de râle s'échappait de sa gorge, et, à chaque pulsation, un flot de sang coulait de ses affreuses blessures, inondant son cou et sa poitrine.

Il finit tout de même, au bout de quelques instants, par se soulever un peu, il allongea le bras dans l'herbe et brandit soudain une énorme navaja, un de ces couteaux effilés qui transpercent un homme d'outre en outre.

Qu'allait-il faire ? Il ne pouvait bouger. Allait-il me lancer le couteau, comme il m'avait lancé le tomahawk ?

Non ! le démon avait un autre plan : l'œil enflammé par la haine, la fureur, la vengeance, le désespoir de voir, avec son sang, sa vie s'en aller goutte à goutte, il leva le bras et ficha son couteau en terre, aussi loin que possible, dans ma direction ; puis se halant, pour ainsi dire, sur le point d'appui que lui fournissait le manche de son arme, il avança de quelques pouces. C'était peu de chose évidemment, mais cette manœuvre, répétée plusieurs fois, et au prix de quelques souffrances pour ce moribond ! diminua peu à peu la distance qui nous séparait.

Que le diable lui accordât encore une demi-heure de vie, un quart d'heure peut-être, et c'en était fait de moi ! Je n'avais ni les moyens ni même la force de me défendre.

Absolument sans armes, souffrant physiquement et moralement d'épouvantables tortures, je crus bien, ce jour-là, que ma dernière heure allait sonner. Et encore, ce monstre se contenterait-il de me donner la mort d'un seul coup, lorsqu'il m'aurait rejoint ? Ne cherchait-il pas à venger sur moi, et la mort de ses camarades, et ses propres blessures ? Ne prendrait-il pas un plaisir atroce à me faire souffrir, avant de m'expédier dans l'autre monde ?

Tout bruit avait cessé autour de nous ; seule, la respiration sifflante du Peau-Rouge troublait le silence

qui nous enveloppait ; de temps à autre, un han ! sourd retentissait, et mon bourreau, les doigts désespérément crispés au manche de son couteau, s'avavançait chaque fois de quelques pouces, rampant comme un horrible reptile, l'œil injecté de sang, la hache aux lèvres !

Instinctivement, de mon bras resté valide, je tâtai le sol autour de moi... rien ! pas même une pierre à lancer au visage du monstre !

Mes compagnons s'étaient éloignés, emportés par l'ardeur de la poursuite, j'étais abandonné, seul, à la merci de cette bête fauve à l'agonie, qui s'efforçait de conserver un dernier souffle pour m'égorgier avant de rendre sa vilaine âme au diable !

Han ! la terrible navaja dont le tranchant, ébréché, ne forme plus

maintenant qu'une dentelle, s'enfonça encore une fois dans le sol ; le Peau-Rouge, d'un effort surhumain, crispa ses doigts autour du manche de corne. Il poussa un horrible hurlement, qui, commencé sur le ton du triomphe, se transforme et se prolonge bientôt en une plainte de damné. Je ferme les yeux, je suis à sa portée, j'attends le coup fatal !

A ce moment suprême, il me semble percevoir le bruit d'un galop précipité : avant de m'évanouir tout à fait, j'ai comme la vision d'un éclair, et je crois voir sauter en l'air le crâne de l'Indien !

Je ne repris mes sens que longtemps après ; confortablement installé, avec trois autres camarades, blessés comme moi, dans un des wagons transformé en ambulance, j'étais l'objet de soins pressés. Je m'en suis tiré, Dieu merci ! mais, vrai ! j'ai passé ce jour-là un bien vilain quart d'heure.

PAUL CHAMP-RIGOT.

Ripans Tabules purify the blood.

LE FRÈRE ET LA SŒUR

Le ciel était bleu, la mer était haute,
Les flots blanchissaient autour des écueils...
Au fond de la fosse étaient deux cercueils,
Deux cercueils d'enfant, couchés côte à côte.

Et l'on se disait, en baissant la voix :
" Des pauvres parents l'épreuve est cruelle !
" Le voir s'en aller en même temps qu'elle !...
" Elle avait un an, il en avait trois."

Lentement la foule, après la prière,
Pour l'adieu suprême enfin s'ébranla...
Le cœur se serrait de les laisser là,
De les laisser seuls dans le cimetière.

Mais, comme un sourire au milieu des pleurs,
Comme dans la nuit l'aurore vermeille,
Voici qu'on nous offre à pleine corbeille,
Tout ce qu'un printemps peut donner de fleurs,

Et chacun, penché sur la tombe ouverte,
Y jette à son tour son frère trésor :
Une rose pâle, une étoile d'or,
Des myosotis, une branche verte ;

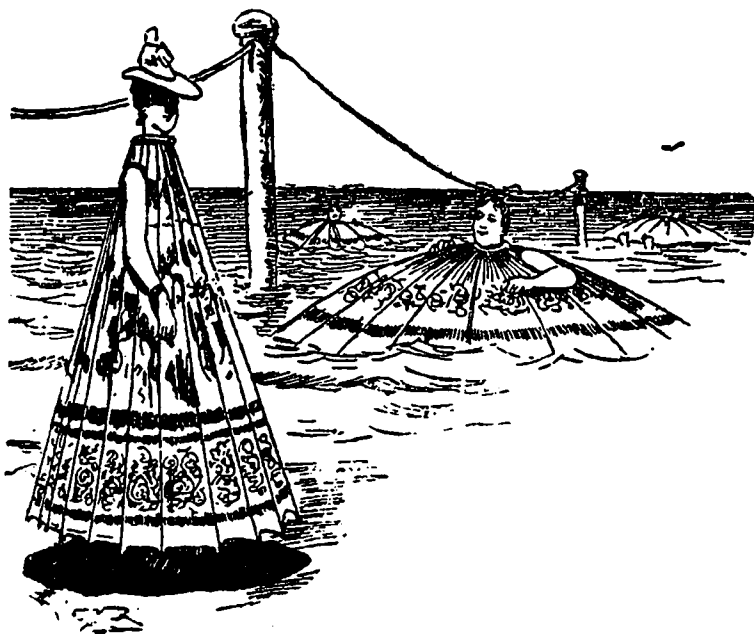
Plus blanc que les flots autour des écueils,
Le lis embaumé suivait la pervenche...
Lorsque s'arrêta la douce avalanche,
On ne voyait plus les petits cercueils.

Le ciel était bleu, la mer était haute,
Les oiseaux chantaient sous le soleil clair,
Et nous entendions chuchoter dans l'air,
Deux âmes d'enfant volant côte à côte.

A leur mère.

THÉODORE MONOD.

INVENTION MERVEILLEUSE



Le costume Parapluie, unissant la modestie au confort.

PARC-ROYAL

Décidément le Parc-Royal devient de plus en plus populaire. Plus de dix mille personnes ont assisté, dimanche dernier, aux représentations de l'après midi et du soir et tout le monde paraissait joyeux et content. Il y avait en effet de quoi les satisfaire, un programme hors ligne.

Les courses en bicyclettes ont obtenu un succès énorme et seront répétées sous peu. Les acteurs sont tous de première force et parfaitement à la hauteur de leurs rôles, aussi les applaudissements ne leur ont pas manqué.

Dimanche prochain et tous les soirs de la semaine prochaine, l'affiche annonce un programme des plus attrayants. Lisez l'annonce sur la 15ème page.

L'ÉPINGLE

On se sert beaucoup plus d'épingles que d'aiguilles. Les fabriques de Birmingham livrent par jour au commerce trente-sept millions d'épingles; celles de Londres et de Dublin, dix-sept millions. En France, les fabriques de Laigle et de Paris en fournissent par jour une vingtaine de millions; celles de Hollande et d'Allemagne, dix millions; celles des Etats-Unis, trente millions; cela donne, par jour, un total de plus de cent dix millions.

Or les épingles ne s'usent guère; elles se brisent rarement; et personne, je suppose, n'en fait collection. On est donc forcé d'admettre qu'il se perd environ cent dix millions d'épingles par jour.

Une épingle, il est vrai, ne coûte pas cher, mais une perte minime souvent répétée finit par causer un grand dommage. Calculez la perte journalière occasionnée par la disparition de cent dix millions d'épingles, et vous comprendrez pourquoi vos parents vous défendent de rien jeter, de rien gaspiller.

Vous vous rappelez l'histoire du jeune Laffitte. Il s'était présenté dans une maison de banque, mais n'y avait pas obtenu d'emploi; en traversant la cour, il aperçoit une épingle par terre, se baisse, la ramasse, et la fixe soigneusement à sa veste.

Le chef de la maison, témoin de ce fait, augura bien de l'esprit d'ordre et d'économie du jeune homme; il le fit rappeler et l'employa dans ses bureaux. Le banquier n'eut pas à le regretter; le jeune Laffitte devint l'associé de sa maison et, plus tard, ministre des finances.

AVIS DÉSINTÉRESSÉ

Lui (à sa fiancée).—J'ai l'idée de m'acheter un instrument de musique. Un cornet peut-être.

Elle.—Oh! non; pas cela.

Lui.—Pourquoi donc, chérie?

Elle (rougissant).—Ça enduret tellement les lèvres.

LUMIÈRE TENUE SOUS LE BOISSEAU



La jeune lectrice sur le baril.—Ce roman est trop entraînant; je l'achève ici.

(Le lecteur ne trouvera peut-être pas beaucoup de sel dans la remarque de la jeune dame, et sur ce point Brown est de l'avis de nos lecteurs. Brown, c'est celui qui s'est caché sous le baril il y a deux heures pour ne pas être en négligé par la demoiselle.)

CHRONIQUE DE LA SAISON



—De grâce! Plus de pluie, ou nous sommes ruinés!

UNE FEMME MALTRAITÉE

Jeune mariée.—Maman, quelle misère j'ai avec mon mari! Je ne sais plus que faire et je n'ai pas une minute de repos.

La mère.—Justement; il t'appelle. Que veut-il encore?

Jeune mariée.—Il faut, pour plaire à monsieur, que je grimpe l'escalier, afin de lui enfiler une aiguillée de fil, parcequ'il raccommode son linge.

UN TAILLEUR CHANCEUX

Dans une petite ville de l'Ouest, Etats-Unis, l'unique tailleur de la place avait été condamné à être pendu. Quelques jours avant son exécution, les habitants de la ville organisent une députation auprès du juge, et lui demandent comme grande faveur, de ne pas pendre leur tailleur, vu qu'ils n'en ont pas d'autres. "Si vous voulez absolument pendre un homme, disaient-ils, prenez un charpentier; nous en avons deux et nous pouvons facilement nous en passer d'un."

RIEN QU'UNE CHANCE

C'était un mardi-gras. Depuis le matin, le jeune vicairé unissait des couples et déjà la matinée était finie. Enfin, l'église paraît se vider et le jeune prêtre se prépare à sortir quand deux jeunes gens arrivent et demandent à être unis. Il commence par refuser, mais aux sollicitations du jeune couple, il finit par consentir en disant: "C'est bon; je vais vous marier pour cette fois-ci, mais n'y revenez pas."

RAISON MAL TROUVÉE

Le dentiste.—Puis-je voir madame?

La servante.—Non, monsieur; elle souffre de son mal de dent.

Le dentiste.—Elle est bonne celle-là; j'ai son dentier dans ma poche.

L'ENFANT ET LA GRANDMÈRE

Grand'mère, d'où vient donc que vos cheveux sont
[blancs?]
—Mon enfant, c'est l'hiver, c'est la neige des ans.

Grand'mère, d'où vient donc que vous avez des rides?
—Le chagrin a creusé tous ces sillons arides.

Grand'mère, qui vous fait branler la tête ainsi?
—Enfant, un vent du ciel. Je ne tiens plus ici.

Pourquoi vos yeux sont-ils cernés de noir grand-mère?
—C'est pour avoir versé plus d'une larme amère.

Pourquoi tenir si bas, si courbé votre front?
—C'est pour mieux voir la terre où mes os blanchiront.

Et que murmurez-vous toujours, mère chérie,
Même quand votre enfant vous embrasse?—Je prie.

L. RATISSONNE.
(Extrait de la *Comédie Enfantine*.)

A LA LETTRE

"Madame Purlaine a bien l'honneur de demander la compagnie du capitaine Grosel à un dîner qu'elle donnera chez elle samedi prochain."

Réponse.

"Le capitaine Grosel présente ses respects à madame Purlaine, et regrette qu'en ce moment treize de ses soldats soient en cour de police, deux sergents sont malades; le capitaine et le restant de la compagnie acceptent avec plaisir son aimable invitation."

PROBLÈME A RESOUDRE



Le nouvel arrivant.—Dis donc, Bibi, est-ce drôle, la vie?

FIGARO-VALSE

POUR PIANO

PAR ALFRED GULLIET

Andante.

INTROD:

VALSE.

rall. p sostenuto

8-1

cresc.

1^a 2^a Grazioso.

ff p p

1^a 2^a

8-1

ff

8-1

animato.

Ped

ff

LES SANGSUES DE KARISTOU

NOUVELLE INÉDITE



ADELEINE des Closières était une jeune personne de quinze ans, si exubérante et si précocée, qu'on l'avait surnommée Mlle *Lait-qui-monte*. Elle était grande, blonde et jolie. Elle marchait très vite et gesticulait par saccades, à la façon d'un moulin à vent capricieux ; elle semblait parler comme une source qui jaillit, à bouillons drus et sonores. Elle avait pour toutes

choses beaucoup d'enthousiasme, ou beaucoup de mépris, ou beaucoup de n'importe quoi ! On eût dit que trente-six âmes s'agitaient dans son corps de vierge, et elle vibrait constamment de façon inquiétante, comme une machine à haute pression. D'ailleurs, elle avait de tendres accalmies et, en ces moments-là, elle était adorable.

Ses parents, simples rentiers de Passy, l'envoyèrent, en compagnie d'une gouvernante, passer quelques semaines dans les Landes. Madeleine avait là, dans une petite commune de quatre cents âmes, et du nom de Peyrotte, une tante riche, qui possédait d'innombrables *pignadas* et d'immenses *barthes*. Mlle *Lait-qui-monte* pouvait y galoper sous les pins ou s'y rouler dans les prairies comme une pouliche en liberté. Cette tante était veuve. Elle s'appelait Mme de Pémarin. Elle réalisait ce type de Méridionale froide et réservée, auprès de qui un Arabe sourd-muet paraîtrait expansif. Cette dame fut extrêmement choquée par les mœurs tourbillonnantes de Mlle *Lait-qui-monte*. Il est vrai que Madeleine effara toute la paroisse par ses mouvements, ses propos, ses transports de toute nature et ses vibrations de tous les instants. Le jour même de son arrivée, elle voulut garder les oies, monter sur des échasses, dompter un ânon, apprivoiser un crapaud...

ENDROIT DANGEREUX



Lui.—Quelle superbe serre, mademoiselle !

Elle.—Elle est surtout renommée pour la quantité de fiançailles qui s'y sont faites.

Lui.—Ah !... Vraiment... Voilà la valse qui commence.

Elle.—Aussi c'est ici que Charles Martin a demandé la main d'Elise Graindescl. Ils étaient justement assis comme nous sommes et tout à coup Charles lui dit brusquement, comme si vous ne le disiez maintenant : "Voulez-vous être à moi !" et Elise lui répondit comme si c'était moi qui vous parlais dans le moment...

Lui.—Mais, mademoiselle nous nous oublions, dans cette charmante conversation ; la musique nous attend.

—Dieu ! que c'est drôle ! s'exclamait-elle vingt-cinq fois par heure.

Sa tante en attrapait des migraines épouvantables. Elle ne guérissait un peu que lorsque la jeune fille était à l'église. Aussi profitait-elle des moindres peccadilles de sa nièce pour la mener au confessionnal.

Un matin, ayant égaré sa gouvernante dans un taillis, Madeleine courut comme une folle à travers des prairies et des saulaies, puis arriva au bord d'une mare où un vieux paysan trempait ses jambes. Cet homme paraissait avoir cent ans. Il était maigre comme un rameau de bois mort, et son visage semblait recouvert de cuir de Cordoue plutôt que de peau humaine. Il ne bougeait pas.

—Est-ce que ça vit ? se demanda Madeleine.

Et, pour s'en assurer, elle dit très haut : — Bonjour, bonhomme !

Le paysan tourna

lentement sa tête, parut hésiter deux secondes, puis dit à son tour :

—Bonjour, mademoiselle !

—Vous prenez un bain de pieds ?

—Mais non ! mais non !

—Tiens ! Qu'est-ce que vous faites là, alors ?

—Je pêche des sangsues.

—Des quoi ?

—Vous en mangez donc ?

—Faites excuses, mademoiselle ; je les vends

—Est-ce que ça vaut cher ?

—Ça dépend des saisons ; parfois, elles valent un sou l'une ; d'autres fois, j'en donne deux pour trois sous.

—Ces bêtes-là vivent dans les mares de Peyrotte ?

—Mais oui ; presque toutes les rigoles du pays en ont.

—Et avec quoi prenez-vous ça ? Je n'aperçois pas vos engins !

—Je les prends avec mes jambes, pardine !... Tenez, voyez donc !

Et le vieillard plongea sa main dans l'eau puis détacha, de sa jambe droite, une bestiole verte, rayée de noir, qui s'y était collée.

—Madeleine regarda la chose avec grand intérêt.

—Alors, ça vous mord jusqu'au sang, demanda-t-elle.

—Dame ! il faut bien !

—Combien peut-on en prendre dans une journée ?

—Heu ! avec des jambes comme celles-ci, c'est bien beau quand on arrive à la douzaine.

Et, sur ces mots, le vieillard tourna vers Mason visage raviné, où parurent deux yeux étranges, presque blancs.

—Dieu ! que c'est drôle ! s'écria de nouveau la jeune fille.

Et, distraite, elle plongea dans l'eau une branche de houx, qu'elle venait de cueillir.

JEUNESSE D'AVENIR



Dame charitable.—Qu'as-tu à pleurer, mon petit ?

Le petit vendeur de joujoux.—Je viens de perdre dix sous.

La dame charitable.—Ne pleures plus ; je te les remplace... Où les as-tu perdus tes dix sous ?

Le petit vendeur.—Avec Auguste, à pile ou face.

A un moment donné, cette branche, hérissée de pointes fine, toucha par aventure la jambe du bonhomme.

—Attention ! dit le pêcheur ; en voici une qui pique.

Et il mit prudemment ses mains dans l'eau.

Mais il fut tout étonné de ne rien trouver sur sa jambe.

—Ah ! soupira-t-il, un peu honteux ; je m'étais trompé !

—Madeleine eut un soupçon. Le vieillard n'avait donc eus vu la branche de houx ? Était-il donc aveugle, par hasard ?

Intriguée, elle approcha de nouveau la branche acérée du pêcheur de sangsues, et, silencieusement, lui piqua les mollets.

—Elle revient ! dit le bonhomme, dont le visage s'illumina. Sapristi ! Elle mord même joliment !

—Madeleine se tordait. Dieu la bonne farce ! Le paysan était bien aveugle ! Il prenait les piqûres du houx pour des morsures de sangsues !

—Non ! celle-là est vraiment drôle ! pensa-t-elle en se retournant pour ne pas pouffier. Faudra que je la dise à ma tante ! Oh ! là, là ! ce qu'elle va m'envoyer à confesse !

Et Mlle *Lait-qui-monte* s'amusa longtemps à mystifier ainsi le pauvre vieux. Ah ! il en vint des sangsues ! Et elle mordirent ferme !

—Ce sont des bonnes ! clamait le paysan, en agitant ses bras osseux.

Mais il s'ahurissait de n'en attraper jamais aucune.

Tout à coup, il plongea ses doigts si vite, qu'il empoigna le houx !

—Ah ! cria Madeleine, en laissant la branche aux mains du vieillard.

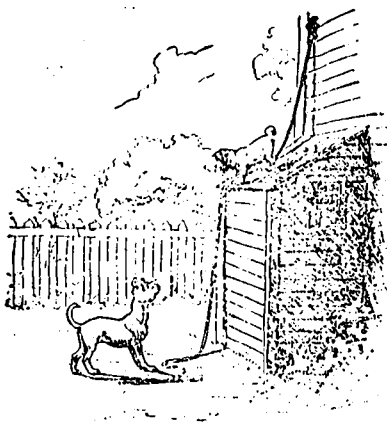
Elle voulut s'enfuir. Mais elle eut des remords.

—Tenez, bonhomme, dit-elle au paysan : voilà cent sous pour toutes les sangsues que vous auriez pu prendre !

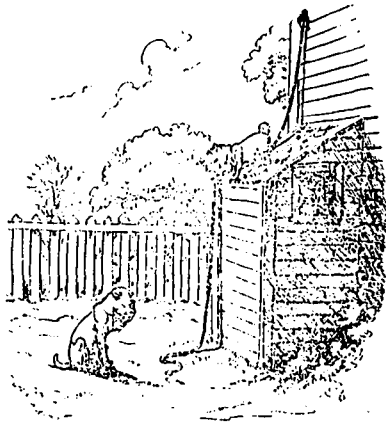
Elle lui mit dans la main une pièce d'argent.

Alors le pêcheur se leva. Ses jambes pitoyables tremblaient, sa face devenait pâle, et ses yeux

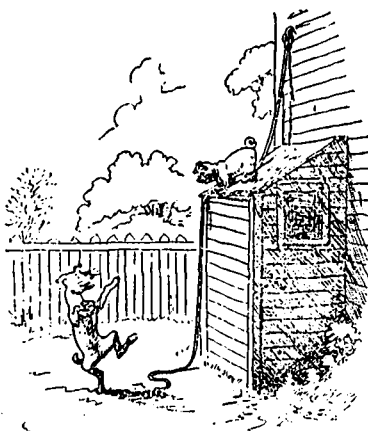
UN PLAN DE CHIEN



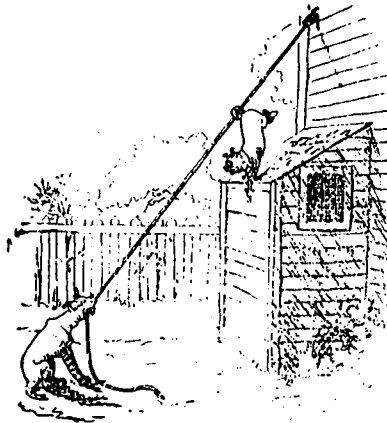
I
— Oh ! crainte ! La distance est infranchissable !



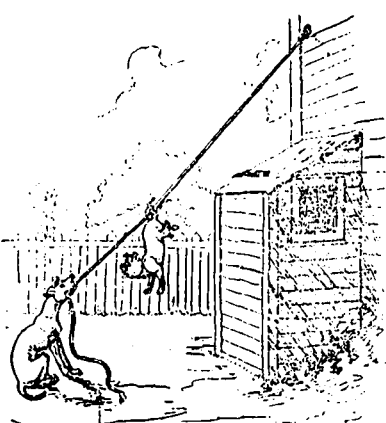
II
— Que faire ?



III
— J'ai trouvé !



IV
— Laisse toi glisser.



V
— Tiens fort.



VI
— Congratulations.

voilés semblaient jeter une suprême lueur. Il ôta son béret et dit, de sa voix nerveuse :

— Mademoiselle, je m'appelle Karistou, et je suis conseiller municipal de la commune depuis vingt-sept ans ! On ne me fait pas l'aumône.

Ayant ainsi parlé, il lança la pièce d'argent dans la direction de la jeune fille, fit un demi-tour, remit son béret et se rassit au bord de la mare, gravement, dans l'attente des sangsues gloutonnes, des sangsues impenetrables, qui ne voulaient plus de ses jambes étiques.

* * *

Madeline pleura beaucoup en se retirant. Le soir, elle ne voulut pas dîner. La nuit, elle ne put pas dormir. Elle sentait qu'elle avait fait quelque chose de très mal.

Et, le lendemain matin, sans que la tante y fût pour rien, elle alla se confesser au curé de Peyrotte. Elle exagéra son péché et déclara, de la meilleure foi du monde, au quatrième commandement de Dieu, qu'elle avait presque tué un vieillard sans défense ; au septième, qu'elle avait dépouillé un pauvre de son bien. Il lui fallut réciter des chapelets jusqu'à deux heures de l'après-midi.

Quand elle eut terminé sa pénitence, elle s'échappa, les yeux tout rouges, courut à travers les taillis, puis retrouva la mare aux sangsues. Le vieux conseiller municipal, immobile comme un héron, y trempait encore ses jambes desséchées.

Madeline s'approcha, timidement, à pas menus.

— Bonjour, monsieur Karistou ! balbutia-t-elle, de sa voix la plus craintive ; est-ce que vous me pardonnez ?

Le vieux tourna légèrement sa tête maigre, tannée par le soleil. Mais il ne répondit rien.

— Non ? continua la jeune fille. Vous ne me pardonnez pas ? Oh ! c'est mal ! Moi qui venais vous faire des excuses ! Mais oui !... Et tenez, si vous pouviez me voir, vous sauriez que je pleure vraiment en vous disant ceci. Voulez-vous que je me mette à genoux pour vous demander pardon ! Oh ! je le ferais avec

plaisir ! grand plaisir !... Tenez ! j'y suis à genoux ! Et j'ai beaucoup de remords, allez ! beaucoup, beaucoup !

Mlle Lait-qui-monte s'était réellement agenouillée dans l'herbe, et son cœur semblait fort gros.

Le vieillard dit :

— Vous n'êtes pas sérieuse, mademoiselle ! mais si cela doit vous être agréable, je vous pardonne volontiers.

— Ah ! bravo, monsieur le conseiller ! s'écria la jeune fille en battant des mains.

Elle sauta comme un chevreau sur le bord de la mare, puis elle vint tomber assise, à côté du paysan.

— Nous allons être bons amis, voulez-vous ? Racontez-moi des choses : votre âge, votre histoire ! Dites-moi comment vous êtes devenu conseiller municipal !

* * *

Il se méfia un peu, le vieil édile de Peyrotte.

Néanmoins, la voix de Madeline étant bien douce, tout son corps dégagant un bon parfum de jeunesse, il fit progressivement des tas de confidences que sa nouvelle amie écouta avec la plus grande sollicitude.

L'âge de Karistou ? Quatre-vingts ans bientôt. Pourquoi il était conseiller municipal ? Parce qu'il savait lire, et qu'ils sont rares, à Peyrotte, les chrétiens aussi sages ! Oh ! il était très fort, Karistou ! Il dit à Madeline émerveillée le nom du présent ministre de la guerre !

Et il se laissa bavarder, bavarder... Il raconta ses malheurs. Ah ! il en avait, depuis quelque temps ! Il ne pouvait pas payer ses contributions ! Il lui manquait sept francs, tout juste ! Il lui fallait cette somme avant la fin de septembre ! Et dame ! s'il ne payait pas ses contributions, il était sûr d'échouer aux prochaines élections municipales ! Et voilà pourquoi, incapable de travailler aux champs, à cause de ses mauvais yeux, il était de prendre des sangsues ! Ah ! bien sûr, s'il avait voulu tendre la main, il aurait trouvé quelques sous dans la commune, car on l'aimait à Peyrotte ; il avait rendu des services à pas mal de voisins ! Mais lui était digne ; il ne mendierait jamais ! Il mourrait plutôt de misère ! Et il ajoutait, en se rengorgeant que son parrain avait été juge de paix !

Cependant, les sangsues ne le mordaient guère ce jour-là. Il n'avait pas encore rien pris ! Alors, Karistou se leva, puis, appuyé sur un bâton, il fit quelques pas dans la mare, en trou-

blant l'eau de ses gros pieds osseux.

Et il expliqua :

— C'est pour réveiller les bestioles, mademoiselle ! car il y en a qui dorment entre les joncs.

Ayant ainsi manœuvré, il revint à sa place, enfonça un peu plus ses jambes et attendit les sangsues avec résignation.

Madeline fut attendrie. Elle considéra Karistou de ses grands yeux lumineux emplis de bonté. Elle éprouvait un grand besoin de réparation envers ce pauvre vieux si misérable et si digne. Oh ! pouvoir lui faire du bien, le rendre heureux, lui donner ces sept francs cinquante qui lui manquaient ! Mais c'était impossible, puisqu'il ne voulait rien accepter.

Madeline récita trois fois le *Pater* pour que les sangsues de la mare affluassent sur les jambes de Karistou !

* * *

LA CORDE SENSIBLE



I
Le père Sautesson. — Marie, nous ne pouvons nous en sauver qu'en prenant des pensionnaires. Je crois que l'annonce suivante va faire : "Pas une seule dame âgée de plus de 25 ans ne sera admise."



II
— (Deux jours après.) Cristi, Marie, ça paie, de faire annoncer intelligemment

LE FEU SOUS LA CENDRE

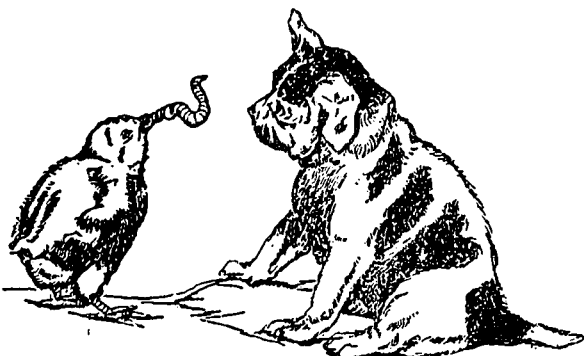
Tout à coup elle dit :
 —Sept francs cinquante, combien cela représente-t-il de sangsues ?
 —Environ cent quatre-vingts, mademoiselle !
 —Cent quatre-vingts ?... Vous en avez pour trois mois !
 —J'en ai peur.
 Puis Karistou ajouta :
 —Ah ! si j'avais mes mollets de vingt ans !
 —Est-ce que vous feriez de meilleures prises ?
 —Comment donc ! J'en attrapai jusqu'à cinquante par jour, quand j'étais gras ! Les sangsues, c'est comme les gens, ça n'aime que les bons morceaux !
 —Bah ! s'exclama la jeune fille. Et alors une belle idée lui vint. Oh ! ce fut une inspiration éclatante, qui fit briller de joie ses tendres yeux de blonde.
 Madeleine dénoua ses souliers, rapidement, de ses doigts légers qui frémissaient d'impatience, puis, ayant jeté un regard circulaire sur la campagne, elle enleva hardiment ses bas.
 —Puisqu'il est aveugle !.. pensa-t-elle.

Et ses jolis mollets mirent des reflets roses sur la mare.
 —Ah ! soupira-t-elle, discrètement, en plongeant ses pieds dans l'eau froide.
 —Qu'avez-vous, mademoiselle ?
 —Rien ! Une piqûre ! Oui !... dans le cou, là ! Quelque guêpe !
 —Il y en a beaucoup dans cette saison ! dit simplement le vieux.

Et Madeleine enfonça graduellement ses jambes jusqu'au genou ! Oh ! elle fit cela avec des précautions infinies, pour que l'eau ne remuât pas, pour que le vieillard ne se doutât de rien ! Madeleine aurait pleuré de bonheur ! Elle avait du plaisir jusqu'à la racine de ses cheveux. Elle était tout près de Karistou.

Et bientôt, malgré son courage, elle poussa un léger cri.
 —Encore la guêpe ? demanda le paysan.
 —Mais oui ! répondit Madeleine en détachant une sangsue de sa jambe gauche.
 Tout bas, elle pensa :
 —Bah ! ça ne fait pas autant de mal que je croyais !
 Puis, très heureuse, elle dit à voix haute :
 —Tenez, Karistou ! J'en ai pris une.
 —Une sangsue ?
 —Mais certainement !
 —Comment ça ?
 —Oh ! d'une façon bien simple ! Avec la main ! Elle nageait, là, à fleur d'eau, à ma portée, et la voici !
 —Vous êtes joliment adroite, par exemple ! s'écria le vieillard. Ce n'est pas ainsi généralement qu'on les attrape !
 —Tant pis ! se dit Madeleine à part ! Il me faudra chercher un autre mensonge !

LES NATURES DÉLICATES



Carlo. —Pouah ! Tu manges de ces saletés, toi. Quand même on te cuirait à la crapaudine, je ne voudrais pas te goûter.



(Les noces d'or en famille.)

—Vas-tu me donner un beau bec, comme il y a cinquante ans ?

Et presque aussitôt :
 —Tenez, Karistou ! Voici une autre sangsue qui vous mordait la jambe !
 —A moi ?
 —A vous-même ! Vous ne sentez donc rien ?
 —Mais si pourtant ! Après tout, ça se peut ! A mon âge, on n'a plus la peau bien fine !
 —Tenez ! tenez ! une troisième sangsue qui vous pique ici !
 —Vraiment ?
 —Comment donc !... Mais il faut prendre garde, Karistou ! Vous en ratez des tas !
 —Ça ne m'étonne plus ! J'ai la chair morte !
 Et Madeleine lui donna ainsi, en quelques heures, une vingtaine de sangsues, qu'elle avait détachées de ses frais mollets de blonde. A la fin de la journée, le vieux Karistou était rayonnant ; mais la jeune fille était encore plus heureuse que lui !
 —Avec quelques journées comme cela, mademoiselle, mes contributions seraient payées !
 —Elles le seront, allez, Karistou !
 Et ils se donnèrent rendez-vous pour le jour suivant.

* *

Le lendemain, la pêche fut aussi miraculeuse.
 Et la chance du conseiller municipal continua durant toute la semaine. Le vieil aveugle était bien loin de soupçonner la vérité. Les femmes du pays avaient une telle peur des sangsues ! Les paysannes les plus viles n'osaient risquer leurs jambes dans la mare ! Comment supposer qu'une riche Parisienne !...
 Karistou devenait guilleret.
 Un soir, il dit à Madeleine, non sans quelque émotion :

—Décidément je me trompais ! Je ne suis pas encore mort !
 —Vous croyiez donc ?...
 —Dame ! on prétend chez nous que, lorsqu'on ne peut plus attraper de sangsues, on est bien près de sa fin.

Madeline aurait embrassé Karistou, pour ces paroles pitoyables. Elle redoubla de vigilance, afin que le vieillard ne découvrit point la vérité.

Mais, un jour, un bruit de pas se fit entendre, brusquement, derrière les deux camarades.

—Dieu du ciel ! s'exclama une voix de femme. Ma nièce qui a les jambes dans la mare aux sangsues !

Mme de Pémartin faillit s'évanouir après ces paroles.

Mais Karistou, lui, perdit ses sens pour de bon. Il avait compris.

—Vous êtes une bavarde, ma tante ! s'écria la jeune fille ; et vous venez, je crois, de commettre un grand crime. Vous vous en confessez !

Karistou s'était affaissé au bord de la mare. Le peu de vie qui traînait encore dans ce corps ruiné semblait être parti, sous le choc d'une telle émotion.

Dans ses bras vigoureux, Madeleine releva l'infortuné pêcheur de sangsues. Il rouvrit ses yeux morts. Il put marcher, en s'appuyant sur l'épaule de la jeune fille. Il indiqua le chemin à suivre pour arriver à sa maison. Deux voisins mirent Karistou dans son lit, et il ne bougea plus beaucoup. Madeleine voulut rester à son chevet. Elle faisait d'inutiles efforts pour refouler ses larmes.

—Vous allez guérir, Karistou ! disait-elle de sa voix pure, en voyant s'affaiblir le vieux paysan. Vous allez guérir, et vous serez encore conseiller municipal ! Mais oui ! et

je vais faire une campagne, avec ma tante, pour qu'on vous nomme adjoint ! Et je vous promets une chose ! C'est de venir me marier au pays ! Pourquoi pas ? Et si je m'y marie, je veux que, pour ma noce, le maire de Pyrotte soit remplacé par vous ! Oui, monsieur Karistou ! Et vous aurez une belle écharpe tricolore, je vous le jure !...

Mais la jeune fille s'arrêta. Elle joignit les mains, pâlit un peu et tomba doucement à genoux devant le lit.

Karistou venait de mourir, en souriant.

JEAN RAMEAU.

PAS PLUS ÉTRANGER QUE SES FRÈRES

L'ami (au père). —Je te félicite, mon cher ; on me dit qu'il y a un nouveau petit étranger chez vous ?

Le père. —Si tu l'avais vu crier, quand il est venu au monde, tu n'aurais pas dit qu'il est étranger. C'est comme s'il nous avait connu toute sa vie !

LE PRIX DE CHASSE



Il n'y a pas loin entre la coupe et le verre.

LE BONHEUR PARFAIT



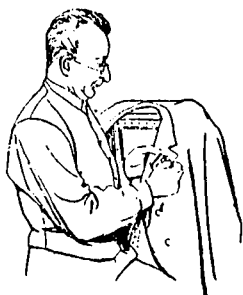
I

— Je n'aurais jamais cru qu'une décoration peut faire autant de plaisir.



II

— C'est gentil.



III

— C'est que ça relève un habit !



IV

— Ça repose les yeux.



V

— C'est superbe, vu de partout.



VI

— Je déteste la pose dans une photographie : je prends mon air indifférent.

IL ÉTAIT UNE FOIS

Il était une fois jadis
Trois petits gueux sans père et mère.
C'est sur l'air du *De profundis*
Qu'on chante leur histoire amère.

Ils avaient soif ils avaient faim,
Ils buvaient, ne mangeaient qu'en rêve,
Quand ils arrivèrent enfin
A demi-morts sur une grève.

L'Océan leur dit : — C'est ici
Que va finir votre fringale,
Mangez ! Buvez ! Chantez aussi !
Soyez gais ! C'est moi qui régale.

Et les trois pauvres goussepains,
Qui n'avaient jamais vu de grève,
Ont contemplant des pains, des pains,
Et de l'eau, plus que dans leur rêve.

Sans chercher, sans se déranger,
Ils avaient la table servie,
De quoi boire et de quoi manger
Tout leur sont et toute leur vie.

Hélas ! les jolis pains mollets
A la croûte ronde et dorée,
C'était le désert des galets
Jammis par l'or de la soirée.

L'eau claire et pure, l'eau sans fin,
C'était l'eau de la plaine amère.
Ils sont morts de soif et de faim,
Les trois petits sans père et mère.

Cette histoire est du temps jadis.
Une vague me l'a narrée
Au rythme du *De profundis*
Que leur chante encor la marée.

JEAN RICHEPIN.
(*La Mer.*)

PERSONNE A LA MAISON

Le tramp (frappant à la porte de la cuisine). — La dame de la maison ?

La cuisinière (tremblant). — Elle n'y est pas.

Le tramp. — Le maître de la maison ?

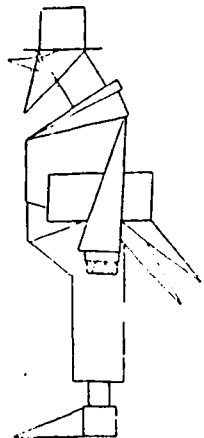
La cuisinière. — Sorti.

Le tramp. — Alors, personne dans la maison ?

La cuisinière (voulant fermer la porte). — Personne que moi.

Le tramp (ouvrant la porte). — Alors, pas de folie, n'est-ce pas ? Laissez moi entrer et préparez-moi un bon dîner.

Mais au moment où il entra, il vint tomber dans les bras de l'homme de police qui courtoisait la cuisinière pendant les heures de service.



Le servent en voyage.



I

Pour une partie de base-ball.



II

Chapeau de régattes.



III

Pour femme de lettres.



IV

Chapeau de campagne.



V

Chapeau à l'épicière.



VI

Chapeau sans attaches.

que, comme je viens de le lire, l'inclinaison de la plaque de marbre est presque insensible.

Approchez maintenant du verre une bougie allumée ; vous le voyez aussitôt se mettre en marche, comme s'il était mû par un mécanisme mystérieux. Voici ce qui s'est passé : l'air contenu dans le verre au commencement de l'expérience se dilate sous l'influence de la chaleur, et le soulève légèrement ; mais l'eau qui mouille les bords empêche cet air de s'échapper, et le verre, reposant maintenant non plus sur le marbre mais sur une mince couche d'eau, glisse aussitôt en suivant la pente tout le long de la plaque de marbre.

ARGUMENT IRRÉSISTIBLE

Madame Dudépit. — Je suis fort peinée, mais il n'est complètement impossible de souscrire à votre œuvre de charité, je suis trop pauvre.

M. Saitletour. — C'est précisément ce que madame Trèsjolie m'a dit que vous diriez.

Madame Dudépit. — Comment, cette petite pim-bêche vous a dit cela ? Combien vous a-t-elle donné ?

M. Saitletour. — Une piastre.

Madame Dudépit. — Tenez, en voici deux.

QUELQUES NOTES SUR LES CHAPEAUX

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

PREMIÈRE PARTIE. — UNE JEUNESSE ORAGEUSE.

III — UN ENFANT QUI PROMET

(Suite)

L'enfant voulut, lui aussi, modifier la marche de son canot, mais il ne put venir à bout d'exécuter la manœuvre nécessaire.

Il continua donc à courir en ligne directe, s'éloignant de plus en plus du vaisseau, qui était un brick.

Bientôt il se trouva complètement isolé sur l'immense surface de la mer ; alors il abattit sa voile et le canot s'arrêta, rudement bercé sur les lames.

Denis regarda autour de lui, et malgré l'indomptable énergie dont il avait fait preuve plus d'une fois, il se sentit pris d'épouvante et de vertige.

Il ne voyait à l'horizon immense que des vagues moutonneuses, il ne savait plus de quel côté était la terre, et d'ailleurs, après l'action criminelle commise par lui pendant la nuit précédente, il ne pouvait songer de retourner à Etretat.

Qu'allait-il donc devenir perdu dans son canot fragile, sans provisions, sans eau, sans autres vêtements que ceux qu'il portait sur lui et que l'écume de la mer, chassée par la brise en pluie fine, avait déjà complètement transpercés ?

L'air du matin était vif et glacial, Denis grelottait.

Il se jeta tout étendu dans le fond de la barque et se mit à sangloter.

Bientôt le soleil se leva, ses rayons radieux séchèrent les vêtements du jeune garçon, et leur douce chaleur le ranima et lui rendit un peu de résolution.

Denis avait souvent entendu dire que l'Angleterre se trouvait de l'autre côté de la mer ; mais il n'avait aucune notion de géographie, il ne se rendait point compte des distances, et il en arriva à se persuader qu'il n'avait qu'à courir devant le vent, puisque le vent venait de France, et qu'il arriverait bien certainement avant la nuit à la côte d'Angleterre.

En conséquence, il hissa de nouveau sa voile et le canot reprit sa marche.

La journée se passa ainsi.

Denis souffrait horriblement de la faim et de la soif, de la soif surtout.

Vers le soir, se sentant la gorge et la poitrine en feu, il essaya d'avalier de l'eau de mer ; mais cette eau saumâtre ne fit que redoubler ses tortures et lui donner d'intolérables nausées.

Au coucher du soleil, le vent tomba et le canot cessa de marcher.

Jusqu'à ce moment, Denis avait toujours espéré qu'il allait, d'un instant à l'autre, voir les falaises anglaises se détacher dans la transparente atmosphère du couchant.

Le désespoir alors s'empara de nouveau de son âme, et avec bien plus de force que le matin de ce même jour.

Il se tordit les bras, il se roula dans le canot, il poussa des cris de détresse qui se perdirent dans la murmure monotone des petites lames qui se brisaient autour de la barque.

Enfin, le malheureux enfant, n'ayant pas la force d'endurer plus longtemps un semblable martyre, perdit complètement connaissance.

Cet évanouissement dura toute la nuit.

La fraîcheur du matin ranima Denis.

La brise s'était élevée aux premières lueurs de l'aube, comme la veille, et le canot marchait.

Denis essaya de se soulever.

Il y parvint, non sans peine ; mais sa faiblesse était si grande, qu'il lui fut impossible de se tenir debout.

Il y avait alors trente-six heures que le malheureux enfant n'avait mangé.

IV. — LE CAPITAINE DE LA TORPILLE

Denis Poulailleur se laissa retomber tout étendu dans le fond de son canot.

Il lui sembla bientôt qu'un épais brouillard l'enveloppait, et que, au milieu de ce brouillard, des figures bizarres et des formes fantastiques passaient devant ses yeux.

En même temps, des tintements pareils à ceux d'une grosse cloche lentement sonnée emplissaient ses oreilles.

C'était l'agonie de l'enfant qui commençait.

Combien de temps aurait-elle duré ? combien d'heures fallait-il encore pour que la société fut débarrassée à tout jamais du jeune serpent dont les dards et les crocs se montraient déjà ?

Dieu seul le sait.

Toujours est-il que Denis fut tiré par un bruit sotalain de sa somnolence peuplée de fantômes.

Il entendit fort distinctement une voix rude crier non loin de lui.

— Oh ! du canot ! . . . — oh ! . . .

Denis n'avait ni la force de répondre, ni même celle de faire un mouvement.

Il entendit la voix répéter de nouveau : — Oh ! du canot ! . . . — oh ! . . .

Un choc eut lieu, l'esquif baseula comme s'il allait chavirer et Denis sentit que des mains vigoureuses le soulevaient et le retournaient.

Une voix un peu plus éloignée cria :

— Eh bien ?

— Eh bien, capitaine, le canot n'était point gouverné.

— Il n'y a personne dedans ?

— Si fait, capitaine, un enfant.

— Demandez-lui d'où il vient.

— Impossible, capitaine, il ne me répondrait pas.

— Pourquoi donc ?

— Il est mort.

— Ah ! diable ! . . .

— Une main s'appuya sur la poitrine de Denis, et la voix la plus rapprochée de lui reprit :

— Capitaine, je m'étais trompé . . .

— Comment ?

— L'enfant vit encore, son cœur bat, mais si doucement, si doucement que ce n'est pas la peine d'en parler. Joli enfant, capitaine ! . . . Je crois que c'est la faim qui l'a mis dans cet état-là, car je ne vois rien dans le canot, ni à manger ni à boire.

— C'est bon, on en aura soin, amarrez le canot à la chaloupe.

— Oui, capitaine.

— Quel nom à l'arrière ?

— *Le Saint-Martin d'Etretat.*

— Trente-huit lieues ! Il doit y avoir longtemps que le pauvre petit diable est égaré, et, s'il n'a rien mangé depuis son village, ça ne m'étonne pas qu'il meure de faim !

Un instant de silence eut lieu.

Puis des bras robustes s'emparèrent du jeune homme.

Une corde fut assujétie solidement sous ses aisselles, et, à l'aide de cette corde, on le hissa à bord du navire, qui, par le plus grand hasard du monde, avait rencontré sur son chemin le canot que le vent poussait à la dérive.

Denis ne sortait point de ce profond engourdissement qui ressemblait tant à la mort, dont il était l'avant-coureur.

On entrouvrit ses dents serrées, et on lui glissa dans la bouche quelques cuillerées de bouillon mêlé de bon vin vieux.

Comme l'horrible faiblesse dans laquelle il était plongé ne provenait que d' inanition, il se ranima presque aussitôt.

Il était sauvé, mais ce ne fut qu'au bout de quelques heures que sa présence d'esprit lui revint, et que ses idées commencèrent à se coordonner dans sa tête endolorie.

Aussitôt qu'il fut en état d'entendre les questions qui pouvaient lui être adressées, et d'y répondre, le capitaine le fit amener devant lui.

Ce capitaine qui se nommait Goulard, commandait *la Torpille*, brick de commerce du Havre, en destination pour les grandes Indes.

C'était un homme de quarante à cinquante ans, gros et court, d'un tempérament sanguin et d'un caractère fort inégal.

Tantôt on pouvait le citer comme un modèle d'humanité, de mansuétude, d'indulgence, et, dans ces moments-là, il n'aurait ni fait fouetter un mousse, ni privé le matelot de son boujuron d'eau-de-vie.

Tantôt, au contraire, il était dur, emporté, brutal, distribuant libéralement à tout son équipage les taloches et les coups de garcette.

Les variations atmosphériques influent d'une façon bizarre sur les dispositions du capitaine.

Si le temps était un *beau fixe*, rien n'égalait sa charmante humeur.

Si le baromètre annonçait *pluie, grand vent*, Goulard devenait atrabilaire et emporté.

Les approches de la *tempête* agissaient sur lui d'une façon encore plus énergique.

Le capitaine ressemblait alors (ainsi qu'on le dit vulgairement) à un diable dans un bénitier.

Ce jour-là, le soleil brillant radieux, une brise douce et fraîche faisait marcher le brick à soulaît.

C'est assez dire que le front de Goulard était sans nuages, comme le ciel lui-même.

Au moment où Denis fut amené en sa présence, son large visage, couronné de cheveux grisonnants, exprimait la bénignité la plus grande.

Ses gros yeux à fleur de tête témoignaient d'une bienveillance toute paternelle.

Ses lèvres épaisses souriaient.

—Voilà l'enfant, capitaine,—dit le matelot qui, le matin même, avait retiré Denis du canot.

—Il est joli... —répondit Goulard,—joli... très joli. Bonjour, petit... Eh bien, mon garçon, comment ça va-t-il à présent ?

—Merci, capitaine, ça va bien.

—Et, qu'est-ce que tu avais donc, petit ?

—J'avais faim, capitaine, voilà tout.

—Et depuis quand n'avais-tu pas mangé, mon garçon ?

—Depuis avant-hier soir, capitaine.

—Et toujours en mer depuis ce temps-là ?

—Oui, capitaine.

—Pauvre petit diable !... Et dis-moi, quel âge as-tu ?

—Douze ans, capitaine.

—Oh ! oh ! fit Goulard, grand pour ton âge ! très-grand même !... Comment t'appelles-tu ?

—Denis, capitaine.

—Denis, quoi ?

—Denis Poulailier.

—Et d'où viens-tu, comme ça ?

Le jeune garçon hésita avant de répondre.

Mais il réfléchit bien vite que le canot portait à l'arrière le nom du village auquel il appartenait, et quoiqu'il ne se souvint pas que le capitaine eût fait lire ce nom par un matelot, il craignit de se mettre dans l'embarras par un mensonge, et il dit :

—Je viens d'Étretat, capitaine.

—Comment ça se fait-il que tu te sois trouvé si loin de ton pays, comme ça, tout seul ?...

—Avant hier soir, je suis monté dans ce canot pour aller rejoindre, à une lieue au large, des barques de pêche. Il est arrivé un coup de vent qui m'a entraîné en pleine mer : je n'ai pas su gouverner pour revenir, et comme je n'avais ni à manger ni à boire, j'étais en train de mourir de faim, quand vous m'avez rencontré.

—Je comprends la chose, mais, à l'heure qu'il est, *papa et maman* doivent être joliment inquiets de toi... hein, petit ?

Denis baissa la tête et prit un air de tristesse, d'une parfaite hypocrisie.

—Oh ! —fit-il,—personne n'est inquiet de moi !

—Pourquoi donc ça ?

—Je n'ai plus ni père ni mère... .

—Tu es orphelin ?

—Oui, capitaine.

—Pauvre petit diable !... —répéta Goulard en faisant le geste d'essuyer une larme, dans le coin de son œil gauche, avec sa manche gauche.

Puis il reprit :

—Il te reste quelques parents, du moins ?

—Pas d'autre, capitaine, qu'un méchant oncle, qui me battait continuellement.

—Mais, alors, tu ne dois pas désirer beaucoup retourner dans ton village ?

—Je ne désire qu'une chose, capitaine, c'est de n'y jamais remettre les pieds.

—Comme ça se trouve ! moi qui justement ne pouvais t'y renvoyer ! Dis-moi, petit, aimes-tu la mer ?

—Ah ! je crois bien, capitaine !... Je nage déjà comme un poisson... .

—Très-bien !... et les voyages, les aimes-tu aussi ?

—Passionnément.

—Dans ce cas, l'état de marin serait de ton goût ?

—Je me suis toujours dit, capitaine, que quand je serais assez grand, je me ferais matelot.

—Voyez-vous ça ! Allons, décidément tu es un joli garçon, et tu m'intéresses, foi de Goulard !

—Vous êtes bien bon, capitaine.

—Écoute, petit... à propos, comment diable m'as-tu donc dit tout à l'heure que tu t'appelais ?

—Denis, capitaine.

—Eh bien, Denis, je veux faire quelque chose pour toi... d'abord je t'emmène aux grandes Indes... .

—Est-ce bien loin, capitaine ?

—A deux ou trois mille lieues d'ici... —répondit Goulard en riant. Denis frappa des mains avec joie.

Plus la distance qui les séparait d'Étretat serait grande, plus il se sentirait rassuré.

Le capitaine reprit :

—Tu voulais être matelot quand tu serais grand... Eh bien, tu le seras, mon garçon, et plutôt que ça... .

—Vraiment, capitaine ?

—Pardieu !... dès aujourd'hui tu fais partie de l'équipage du brick *La Torpille*, en qualité de mousse, et je t'attache à mon service particulier... On t'apprendra la manœuvre, on fera de toi un

matelot fini, et, le reste du temps, tu cireras mes bottes, tu brosseras mes habits, tu bourreras mes pipes, tu me prépareras mes grogs et tu me serviras à table... Va, mon petit... repose-toi aujourd'hui tant que tu voudras, demain tu entreras en fonctions.

La perspective de cirer les bottes, de brosser les habits et de servir à table le capitaine Goulard ne flattait que très médiocrement Denis Poulailier.

Mais il sentait bien qu'il n'avait d'autre parti à prendre que d'accepter sa nouvelle position telle qu'on la lui faisait.

Il alla retrouver maître Flock, le matelot qui l'avait amené.

Pendant ce temps, Goulard se frottait les mains en se disant :—Qu'il est donc gentil, ce petit !... ah ! le joli mousse que j'aurai là !

V. — DE ROUEN A NANTES

Les annales de la police sont à peu près muettes sur l'existence de Denis Poulailier, pendant une période de trois ou quatre années.

A la suite des circonstances qui accompagnèrent la vengeance et le départ de *Donné au diable*, et son embarquement à bord de *la Torpille*, nous ne trouvons que les lignes suivantes que nous reproduisons textuellement :

“ Le vaisseau à bord duquel le jeune Poulailier se trouvait, en qualité de mousse, ayant mouillé à Plymouth, à son retour des grandes Indes, pour réparer quelques avaries, Denis alors âgé de quatorze ou quinze ans, et ne pouvant s'assujétir plus longtemps à une discipline qu'il trouvait odieuse, se sauva à terre, après avoir dérobé au capitaine Goulard, une somme assez forte.

“ Il gagna Londres, où il ne tarda point à dévorer cette somme en débauches de toutes sortes, dans les plus mauvais lieux de la ville et dans la plus mauvaise compagnie du monde.

“ A court d'argent et sans aucune ressource dans une cité incon nue, Denis Poulailier appela à son aide sa féconde imagination, qui ne le laissa pas longtemps dans l'embarras.

“ Le jeune aventurier inventa de se faire prsser pour le fils méconnu d'un duc et pair français : il composa à ce sujet un petit roman fort intéressant et assez vraisemblable, dans lequel, comme bien on le pense, il s'était donné le beau rôle, et il allait réciter ce roman chez tous ses compatriotes riches et influents, dont il avait obtenu la liste d'un de ces amis de taverne.

“ Il fut éconduit par quelques-uns d'entre eux, mais ce fut par le plus petit nombre.

“ Presque tous l'accueillirent à merveille. Sa figure charmante et sa tournure naturellement aristocratique et distinguée plaidaient en sa faveur, et disposaient à ajouter une foi aveugle au récit du jeune aventurier.

“ Il reçut beaucoup d'argent à titre de secours, et put continuer à mener joyeuse vie pendant une année toute entière.

“ Mais *tout va lu cruche à l'eau qu'enfin elle se casse*. Diverses circonstances vinrent donner l'éveil aux sourçons, qui, une fois con çus, grandirent rapidement.

“ Les innombrables escroqueries de Denis Poulailier se dévoilèrent les unes après les autres, et il fut trop heureux d'échapper aux enclots de Newgate et de venir à bout de regagner la France, d'où il était sorti criminel et fugitif, et où il rentrait également fugitif et plus criminel encore.”

Quelques mois après sa rentrée en France, Denis Poulailier était dans une troupe de comédiens et jouait avec naturel les rôles de meurtrier. Il le joua si bien ce rôle, une fois, qu'il tua l'un de ses compagnons du nom de Clitandre. La pièce se terminait par un duel, c'était Denis Poulailier et Clitandre son anniversaire, qui devaient terminer cette scène émouvante.

Le combat durait déjà depuis quelques minutes, lorsque Clitandre s'aperçut que Denis changeait son jeu, et au lieu de continuer le duel d'une façon toute inoffensive, ainsi qu'il avait été réglé, attaquait vigoureusement et dans des intentions qui paraissaient un peu trop hostiles.

—Chevalier... chevalier... —murmura-t-il assez bas pour que sa voix se perdit dans les cliquetis des épées qui s'entrechoquaient, —chevalier, que faites-vous ?...

Denis ne répondit point. Seulement, son front se plissa, ses dents se serrèrent, et il se fendit sur un coup droit qui, s'il avait atteint son adversaire, l'aurait traversé de part en part, et que Clitandre ne para qu'à grand-peine.

—Mon Dieu !... mon Dieu !... —reprit ce dernier, tremblant, non pour lui, mais pour sa comédie ; — mon Dieu ! que faites-vous ? Voulez-vous me blesser ? voulez-vous faire tomber la pièce ?

Denis continua à garder le silence, et un mauvais sourire se dessina sur ses lèvres.

Ce qu'il faisait, ce qu'il voulait ? nous allons le savoir.

Au moment où il engageait le fer avec Clitandre, une idée lui était venue.

(A suivre.)

LE SONGE

Le laboureur m'a dit en songe : "Fais ton pain
Je ne te nourris plus, gratte la terre et sème."
Le tisserand m'a dit : "Fais tes habits toi-même."
Et le maçon m'a dit : "Prends ta truelle en main."

Et seul, abandonné de tout le genre humain
Dont je traînais partout l'implacable anathème,
Quand j'implorais du ciel une pitié suprême,
Je trouvais des lions debout dans mon chemin.

J'ouvris les yeux, dontant si l'aube était réelle :
De hardis compagnons sillaient sur leur échelle,
Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés.

Je connus mon bonheur et qu'au monde où nous sommes,
Nul ne peut se vanter de se passer des hommes ;
Et depuis ce jour-là je les ai tous aimés.

SULLY-PRUDHOMME.

OBJETS DE VALEUR

La jeune fille (au commis de l'Espresso).—
Combien puis je réclamer pour cette lettre, si elle
se perd ?

Le commis.—Cinquante piastres. Combien valent
ces lettres ?

La jeune fille.—Dix mille piastres ; je les envoie
à mon avocat. Elles sont de mon ancien
liancé.

SENTIMENTALE FIN DE SIÈCLE

Madame.—Suzanne, je ne suis plus capable de
pleurer ; tenez, prenez mon mouchoir et pleurez
pour moi.

QUELQUES COQUILLES

On lisait, un matin, dans le *Journal du Havre*,
à l'article *Angleterre* :

"A un repas diplomatique donné par lord
"Aberdeen, on distinguait entre autres mets, sur
"la table de l'illustre amphitryon, plusieurs plats
"de *seringues* à la crème."

Est-ce une excentricité gastronomique, ou bien
une distraction typographique ?

Dans un livret où on louait les vertus d'une
femme, l'auteur disait qu'elle occupait activement
ses loisirs à tricoter. Le typographe mit une *f* à
la place du premier *t*. Et comme à la nouvelle
édition on voulut corriger la faute, cette fois on
écrivit *tripoter*.

Si vous lisez dans l'épithaphe
De Fabrice qu'il fut toujours homme de bien,
C'est une faute d'orthographe ;
Passant, lisez homme de rien.
Si vous lisez qu'il aimait la justice,
Qu'à tout le monde il la rendit,
C'est une faute encore, je connaissais Fabrice :
Passants, lisez qu'il la vendit.

LEBRUN.

VIN de VIAL

**TONIQUE
ANALECTIQUE
RECONSTITUANT**

*Le Tonique le plus énergique
que doivent
employer Convalescents,
Vieillards, Femmes,
Enfants débiles
et toutes personnes délicates.*



**AU QUINA
SUC DE VIANDE
PHOSPHATE de CHAUX**

*Composé des substances
absolument indispensables
à la formation et
au développement de la chair
musculaire et des
Systèmes nerveux et osseux.*

Le **VIN DE VIAL** est l'association des médicaments les plus actifs pour
combattre l'**Anémie** sous toutes ses formes. **Chlorose, Phtisie, Dyspepsie,
Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité** résultant
de la vieillesse, étiolement, longues convalescences et tout état de langueur
et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. Toutes Pharmacies.

PARC-ROYAL

Avenue Mont-Royal, près de la rue St-Denis

SEMAINE COMMENCANT LUNDI, LE 1^{ER} AOUT 1892

Engagement spécial des HILLS, les rois par excellence des anneaux
volants.

Les DE GREAUS, Henri et Fannie, grand acte à sensation dans les airs
sur le trapèze.

LASSARD et LUTHER, acrobates comiques grotesques, "scène noc-
turne dans le sanctuaire privé du Dr Hyde."

EMILE GOMER, avec de nouvelles chansons comiques.

ENGAGEMENT EXTRAORDINAIRE

DU CÉLÈBRE CONTORTIONISTE

M. Antonio Van GOFRE,

Le seul homme au monde qui fait toutes sortes de contorsions imagi-
nables sur une tige de fer, en s'y maintenant par la seule force de ses dents.

Portes ouvertes tous les soirs à 7 heures.

Les Dimanches après-midi à 1 heure.

Admission 10 Cts. Enfants 5 Cts.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

*Le plus populaire de tous les journaux
français de Montréal*

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou dis-
poser de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de
tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE MARS

22,425 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

HATEZ-VOUS D'ENVOYER 10 CTS.

Magnifiques feuilletons à bon marché

10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands
FEUILLETONS à sensation

"L'ANGE DU FOYER"

— ET —

"Le Remords d'un Ange"

que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112
et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,
516 RUE CRAIG, MONTREAL.

POUR LES VERS

— LES —

CRÈMES de CHOCOLAT

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boite.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
107 Rue St-Jacques, (Royal Building)
MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

COMPAGNIE FRANCO-CANADIENNE

— DES —

ANNONCES LUMINEUSES.

La meilleure et la moins chère des publicités.

MM. PERRON & LAFOND

221 RUE CRAIG

MONTREAL.

NARCISSE BEAUDRY & FILS

GRAND CHOIX DE

Montres, Bijoux, Argenterie et Lunetterie

1580 RUE NOTRE-DAME
Et 164 et 166 RUE SAINT-LAURENT
MONTREAL 23 Juillet 1892

Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc.

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

POIRIER, BESSETTE & CIE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

"LA NOUVEAUTÉ"

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Vornouil

Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig, MONTREAL.

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

TREADWELL & TESCHNER

32 and 34 Frankfort Street, New-York

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de diplômés compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL.

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRÉ (hebdomadaire).— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.— Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.— Écrire à M. E. Bouthay, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.— Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christern, 251 Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.— Abonnement: Un an, 20 frs., six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE.— Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris. *Spécimen franco sur demande.*

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire).— Prix d'abonnement 12 frs. 30, No 1 rue Rameau, Place Louvois, Paris France.

PILULES DE VOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. H. MCGALE
PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME



REGULATE THE
STOMACH, LIVER AND BOWELS,

AND
PURIFY THE BLOOD.

A RELIABLE REMEDY FOR

Indigestion, Biliousness, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.

Ripans Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, effectual. Give immediate relief.

Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 10 cents. Address

THE RIPANS CHEMICAL CO.
10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.

E. G. SIMARD, B. C. L.
(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMERO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

OCCASION !

— A LA —

Librairie Poirier, Bessette & Cie

516 RUE CRAIG

MONTREAL

LIVRES DE NOTES

Magnifique Livre de Notes relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Trois charmants Livres de Notes, 4 pouces par 2½, couvert toile, dos doré, renfermés dans un étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cents.

Magnifique Cahier pour autographes, souvenirs, chromos, etc., 9 pouces par 7, relié en im. cuir, fantaisie dorée et chromos. Par la poste 23 cents.

Un Set de Cinq Dés renfermés dans une boîte nickelée. Par la poste, 6 cts.

Tous ces articles sont envoyés *franco* par la poste aux prix ci-dessus marqués.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulars, Livres,
Brochures, Pamphlets,
Affiches, Programmes
Cartes de visite, Cartes d'affaires,
Entêtes de comptes, Pancartes,
Annonces d'encre, Etiquettes,
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées,
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.